



L'Espagne au scalpel

RAFAEL CHIRBES Une fresque baroque sur un pays en pleine déliquescence économique et morale.



THIERRY CLERMONT
tclermont@lefigaro.fr

SIX ANS après son magistral *Crémation* (réédité en format poche chez Rivages), Rafael Chirbes nous livre son roman le plus virtuose, sobrement intitulé *Sur le rivage* (*En la orilla*). En 500 pages, l'écrivain valencien a brossé une vaste fresque baroque sur la société espagnole, allant de la guerre civile à l'éclatement de la bulle immobilière et ses désastreuses conséquences, en passant par les attentats de Madrid en 2004.

Maître de ce qu'il est convenu d'appeler le « réalisme dur », ce chroniqueur moral a planté son chevalet dans une bourgade andalouse, entre marais et montagnes, en donnant la parole aux protagonistes, passant avec maestria du

« je » au « tu », multipliant les monologues et les dialogues pour mieux nous dire le déclin économique et social, la déliquescence spirituelle de l'Espagne d'aujourd'hui et leurs impacts sur la population.

Au centre de ce monde privé de ses illusions collectives, il y a Esteban, âgé de soixante-dix ans, qui a perdu dans la crise son cabinet et ses biens immobiliers et qui s'occupe de son père moribond. Un personnage sans femme ni enfants, sans attributs ni qualités, méfiant vis-à-vis de l'amitié, toujours malheureux en amour et qui nous déroule le film de sa vie, depuis son enfance passée entre un père qu'il qualifie d'« ogre » et sa mère Susanna, « reine des soupirs et des larmes ».

Dans une société où la roue de la bêtise tourne de plus en plus vite,

l'auteur de *La Chute de Madrid* dénonce toutes les tares et tous les mécanismes d'une époque où « le plus facile pour attirer l'attention, c'est de se donner en spectacle ou de faire n'importe quoi ». Les autres personnages qui eux aussi ont pris la crise en pleine face ne sont pas plus brillants qu'Esteban. Idem pour les figurants qui traversent le roman : trafiquants de main-d'œuvre issue d'Amérique latine ou du Maghreb, prostituées venues d'Europe de l'Est, promoteurs immobiliers véreux, édiles corrompus...

Ahmed est un ouvrier du bâtiment au chômage, il aime pêcher à l'ombre des roseaux en compagnie de Rachid, aide-cuisinier. Le premier découvrira un cadavre au bord d'un étang, c'est la scène qui ouvre le livre. Francisco, proche d'Esteban, était un marxiste convaincu jusqu'à ce qu'il devienne le directeur opportuniste d'une prestigieuse revue d'œnologie. Sans oublier l'escroc Pedros, qui œuvre dans le bâtiment, et tente d'arnaquer Esteban ou la Colombienne Liliana. Tous ces ballottés, ces estropiés de la vie regardent un monde dont ils sont victimes et qu'ils ne comprennent plus. Dans un vrac au lyrisme

En avril 2014, à Madrid, les Espagnols défilent dans la rue pour protester contre l'austérité.

CURTO DE LA TORRE/AFP



L'auteur dénonce toutes les tares et tous les mécanismes d'une époque où « le plus facile pour attirer l'attention, c'est de se donner en spectacle ou de faire n'importe quoi ».

sec, Chirbes passe à sa moulinette l'islamisme, la perte des valeurs chrétiennes, la télé-poubelle, la dette publique, les parties de chasse dans les marais, les guerres au Proche et au Moyen-Orient, la regrettable *movida*, avec pour bande musicale quelques boléros larmoyants, Lou Reed ou Hendrix...

Sous-jacent, l'autre grand thème de *Sur le rivage* est la déchéance du corps liée à la vieillesse et l'*ubi sunt* chanté pour les amis disparus. À juste titre, un critique espagnol a rapproché Chirbes de Thomas Bernhard et de Calderon. On pourrait y ajouter DeLillo et Houellebecq, mais, contrairement à ce dernier, Chirbes a su créer une esthétique de la déliquescence et de la décadence, en y injectant du lyrisme. ■